

n'avoir rien reçu de moi par le dernier courrier. J'espère que vous n'aurez pas été inquiets, puisque je vous avais avertis.

Comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre du 13 mars, nous sommes partis de Guadalajara le 14, nous dirigeant sur la route de Tepic. Notre but en allant de ce côté était de nous mettre en relation avec un de nos alliés, le général Lozada. Il faut donc que vous sachiez ce qu'est cet allié.

Lozada est un ancien péon, ou Indien d'hacienda, c'est-à-dire travaillant dans une ferme. Il ne faut pas comparer nos fermes de France à celles de ce pays. Dans l'immensité du Mexique il n'y a relativement que fort peu de terres cultivées et cultivables, à cause du manque d'eau; aussi, malgré sa richesse, le pays n'est pas capable de nourrir et par conséquent d'avoir une population spécifique en rapport avec nos populations d'Europe.

Néanmoins la population actuelle n'est pas proportionnée à la superficie des terres cultivables, et il en résulte que dans ces immenses haciendas dont quelques-unes ont plus de quatre cents lieues carrées, c'est à peine s'il y a le quart ou le cinquième des terres en exploitation. La raison en est dans le manque de bras, et dans l'état de l'agriculture qui est tout à fait primitif.

Le système de culture de ces vastes haciendas se rapproche du système féodal. Autour de la grande habitation, s'élève une masse de petites cabanes renfermant une population de cinq cents, mille et quelquefois mille cinq cents habitants. Ce sont les péons. Ces pauvres Indiens qui ne sont que nos

serfs d'autrefois, vivent là, généralement, de père en fils. Le mode de leur rétribution varie selon les haciendas : dans le plus grand nombre il leur est donné une minime partie de la récolte des terres qu'ils cultivent. Ils conservent leur provision de maïs pour l'année et vendent le reste au maître qui paie avec une monnaie à lui, et qui n'a cours que dans son hacienda.

Dans d'autres haciendas, les péons sont seulement payés en numéraire, mais toujours avec une monnaie qui n'a cours que là.

La raison de cette monnaie spéciale à chaque ferme, est dans le fait que le maître tient la *tienda*, ou grande boutique qui existe dans toutes les haciendas et qui est approvisionnée de tout : d'habits, de cigarettes, et surtout d'*aguardiente* ou eau-de-vie. Le pauvre Indien n'ayant qu'une monnaie qui n'a pas cours ailleurs, est bien obligé d'y acheter tout ce dont il a besoin, particulièrement l'*aguardiente* avec laquelle il s'abrutit à un degré qui dépasse toute expression. Aussi les philanthropes qui rêvent la régénération du Mexique par la race indienne, ne font-ils qu'un rêve qu'ils verraient s'envoler après quarante-huit heures de séjour ici. Le maître vend tout à ses travailleurs un prix excessif, et de cette façon le peu qu'il leur avait donné, pour leur rude labeur, lui revient.

Outre ce côté de ressemblance avec le régime féodal, l'organisation de ces haciendas en a encore un autre dont Santa-Anna a autrefois tiré un bon parti.

Santa-Anna, la première fois qu'il est arrivé au

pouvoir, ayant voulu détruire le brigandage, a rendu chaque propriétaire d'hacienda responsable de tous les crimes qui se commettraient sur son territoire. Il a ainsi forcé chaque maître d'armer ses péons non seulement pour la défense de l'hacienda (toutes les haciendas sont crénelées, et toutes construites comme des forteresses pouvant soutenir un siège), mais encore pour faire la police sur la route. C'est la seule époque, depuis l'émancipation du Mexique, pendant laquelle ce malheureux pays ait joui d'un peu de tranquillité.

Nous pourrions bien aussi employer ce système, mais pour cela il faudrait d'abord détruire ou disperser l'armée régulière sur laquelle s'appuient les guérillas, qui maintenant incorporées dans l'armée régulière lui servent d'avant-garde, d'éclaireurs et surtout de pourvoyeurs, car ce sont ces guérillas qui, volant dans les fermes, ravitaillent l'armée. C'est aussi par leur moyen que nous avons du maïs pour nos chevaux. Le chef de bande Rojas envoie à Guadalajara le surplus du maïs qu'il a volé, et nous le vend, par des intermédiaires bien entendu.

Après cette longue parenthèse, je reviens à notre bon allié Lozada. Comme je vous l'ai dit, il était péon dans une hacienda située sur la route de Tepic, à moitié distance de cette ville à Guadalajara. Cette hacienda est adossée aux montagnes si tourmentées qui forment la paroi de rive gauche du Rio Grande ; obstacle infranchissable dans ces parages. Il n'y a que deux ou trois points, sur un parcours de plus de quinze lieues, où on puisse le traverser par des sentiers de chèvres ; entr'autres passages, la barranca

de Harro dont je vous ai fait la description dans ma dernière lettre.

Lors du système de Santa-Anna dont je vous ai parlé plus haut (vers 1850), le péon Lozada avait été commandé par la police pour faire une patrouille, et avait manqué au rendez-vous. Le chef de la patrouille va à sa case, et, ne le trouvant pas, fait fouetter sa mère.

Lozada ayant appris cela à son retour, jure d'en tirer une vengeance éclatante ; avec une douzaine de ses amis, il va attendre dans un lieu propice à une embuscade, l'employé qui avait fait fustiger sa mère. Ils le prennent là comme dans une souricière, tuent tous ses hommes et ne conservent que lui vivant. Lozada lui coupe lui-même la plante des pieds, et le force à marcher sur le sable brûlant ; le malheureux épuisé par l'effort et la douleur tombe sur le sable. Alors ces forcenés le pendent à un arbre par les pieds, et tirent sur lui à la cible jusqu'à ce que mort s'ensuive, laissant le cadavre en pâture aux corbeaux et aux zopilotes (1).

Telle est l'origine de Lozada.

Après ce premier exploit, il s'est retiré dans sa montagne inexpugnable ; sa bande s'est rapidement augmentée, et il est devenu la terreur de tout le pays.

C'est alors qu'il a pris le titre de général et qu'il a voulu avoir, non pas une bande, mais bien une armée.

Pour cela il a inventé, avant nous, notre système

(1) Petit vautour.

des congés renouvelables dont le but, tout en pouvant mettre à un moment donné un grand nombre de soldats sous les armes, est de n'en avoir qu'un certain nombre à l'état permanent.

Avec sa bande il est descendu dans les haciendas, et là, il a fait le recensement des Indiens, désignant tel et tel comme faisant partie de sa réserve, et devant le rejoindre, sous peine de la vie, au premier appel. Il paraît que de cette manière il est arrivé à avoir quatre et même cinq mille hommes, avec lesquels il tient tout le pays depuis quinze ans.

Comme il n'a jamais reconnu aucun gouvernement, il fallait bien que dans les derniers temps, il prit une couleur politique ; aussi n'a-t-il pas hésité à embrasser du temps de Juarez le parti réactionnaire.

Voilà comment il est devenu notre allié, et traité de puissance à puissance avec nous.

Bien que peu difficiles sur les antécédents de nos alliés, nous ne pouvons, du moment où nous les reconnaissons hautement pour tels, ne pas leur donner, d'autre moyen d'existence que le pillage : il fallait les prendre à notre solde.

Bien entendu ils n'abandonnent pas leur industrie, ces braves gens ; il cumulent. Seulement, comme nous leur payons leur solde, solde bien supérieure à la nôtre, notre responsabilité morale est à couvert.

Lorsque nous sommes partis de Guadalajara, le 14 mars, notre premier but était de nous mettre en relation avec Lozada, de voir ses troupes, de nous assurer de leur effectif, et ensuite d'établir des états de solde. On lui avait écrit à l'avance pour lui dire de se trouver dans la petite ville de Tequila, à

trois étapes de Guadalajara, le 16, jour où nous-mêmes devions y arriver.

A notre second jour de marche nous avons couché à Amatitlan, petite ville qui, huit jours avant notre arrivée, avait été le théâtre d'une lutte sanglante. Sous la pression d'un détachement de Lozada, cette petite ville s'était prononcée pour l'intervention.

Un brigand du parti opposé, nommé Gutierrez et dont j'aurai à vous entretenir plus tard, ayant appris cela, accourut à Amatitlan avec sa bande. A son approche la population fuit dans la montagne, pas assez vite cependant pour que quelques-uns ne soient massacrés par ces forcenés. Le détachement de troupe, fort d'une trentaine d'hommes, se retire dans l'église comme dans une forteresse où ils étaient parfaitement à l'abri ; ils répondent d'abord à la fusillade, mais Gutierrez ayant fait tirer sur eux quelques obus (il avait un petit obusier de montagne), la peur les prend, et ils se rendent, quoiqu'ils dussent être sûrs à l'avance du sort qui les attendait ; quatre sont précipités du haut en bas de l'église, et percés ensuite d'une multitude de coups de sabre. Les vingt-six autres sont emmenés et pendus sur le grand chemin. J'aurai occasion de vous en reparler bientôt.

Il est étonnant de voir les contradictions qui existent dans l'esprit et le caractère de ces gens-là. Dépouillés, jusqu'à la lâcheté, de vigueur pour se battre (car les Mexicains peuvent se tirer des coups de fusil à mille mètres pendant toute une journée, sans qu'il y ait un seul homme touché, mais criant victoire des deux côtés), ils sont d'un stoïcisme superbe

en présence d'une mort qu'ils savent ne pouvoir éviter. En un mot, ils aiment mieux mourir que de se battre.

Le 16 nous quittons Amatitlan, et nous arrivons le même jour à Tequila, petite ville de deux mille âmes, tout à fait dans le rayon d'action de Lozada. Les habitants nous ont avoué franchement que les bandes du parti libéral leur causaient moins de dommages que Lozada. Celui-ci ne se trouvait pas à Tequila, lieu du rendez-vous fixé par le général Douay.

Le lendemain et le surlendemain se passent à l'attendre. Enfin le troisième jour, arrivent son intendant et son second, le général Rivas. Lozada a fait dire par eux qu'étant malade il ne pouvait venir.

Il est plus que probable que le sort d'un de ses confrères, le général Buitron, l'aura rendu circonspect et qu'il aura jugé prudent de ne pas se rendre de sa personne.

Ce Buitron, lorsque nous sommes arrivés à Mexico, s'est déclaré pour l'intervention, au service de laquelle il a mis sa bande de voleurs. Nous nous sommes empressés d'accepter ses offres de service, et nous l'avons pris à notre solde. Il a continué de plus belle à voler et à assassiner sur les grands chemins au nom de l'intervention. Cette fois nous nous sommes fâchés ; on a arrêté Buitron, qui condamné à mort par une cour martiale, a été fusillé.

Lozada craignait sans doute le même sort.

L'impossibilité dans laquelle se trouvait le général Douay, de voir les troupes de Lozada, l'a forcé à accepter pour vrais les états d'effectif qui lui ont été

remis, et c'est d'après ces états que nous avons payé cent vingt-cinq mille francs pour solde de la dernière quinzaine de mars, solde que l'intendant de Lozada a empochée avec empressement.

Cet intendant nous a fait voir une nouvelle nuance du caractère de son digne chef.

Nous lui avons témoigné notre étonnement de ce que Lozada n'avait envoyé à Amatitlan qu'un détachement de trente hommes alors qu'il savait que Gutierrez était dans le voisinage et disposait de cinq à six cents hommes.

Il nous a répondu que ces trente hommes étaient de mauvais soldats, et que pour se débarrasser des mauvais soldats, Lozada avait l'habitude de les envoyer dans des positions où il savait d'avance qu'ils seraient massacrés par un ennemi supérieur.

Il peut y avoir du vrai dans ce dire, mais il y a aussi de l'exagération, non que je veuille plaider en faveur de la sensibilité de cœur de Lozada, mais en ce sens que son amour-propre qui, comme celui de tout Mexicain, est excessif, doit être très froissé lorsque les siens ont le dessous.

J'en ai fini avec Lozada que je regrette de ne pas avoir vu en personne.

Le 20 nous quittons Tequila ; nous revenons sur nos pas, et après une marche de huit lieues, nous arrivons le dimanche à midi à un village nommé el Arenal, nom qui veut dire sable et qui est bien mérité, je vous assure.

Les huttes de ce village étaient si pauvres et si malpropres que nous avons été obligés de nous établir tous sous la tente. A deux heures, le vent

s'est élevé, et jusqu'à minuit nous avons été continuellement dans un nuage de poussière, qui passait à travers la toile de la tente et rendait cet abri inutile.

Le matin de ce jour, huit ou dix hommes de la bande de Gutierrez étaient venus dans ce village et avaient emmené cinq hommes. A deux lieues du village, dans le lit du torrent, ils ont pendu un de ces cinq hommes et ont entraîné les quatre autres. Les habitants du village ayant appris cela sont allés chercher le cadavre et l'ont remis à sa mère. La douleur de cette pauvre femme devant le corps de son fils, un beau jeune homme de dix-huit ans, était déchirante.

Notre aumônier qui, depuis notre départ, n'a fait que baptiser dans tous les endroits où nous passons, car tous les prêtres ont fui, a été appelé pour dire les prières des morts. Le pauvre homme est sorti de là tout bouleversé.

A el Arenal, nous avons appris que don Simon Gutierrez était encore le matin même à une hacienda nommée Cuësillo, à six lieues de là; qu'il y avait établi son quartier général, d'où il rayonnait dans toutes les directions.

Ce Gutierrez est fils d'un péon de cette hacienda; il a été péon lui-même. Un beau jour il s'est fatigué de travailler à la terre: il s'est fait le chef de quelques gueux comme lui, et au bout de quelque temps il est venu s'établir en maître dans l'hacienda, imposant au propriétaire de le loger et le nourrir lui et sa troupe.

Il s'est donné le titre de colonel, et il a été

reconnu comme tel par le gouvernement de Juarez, de la même manière que nous reconnaissons Lozada pour général.

Le lundi matin nous nous mettons en marche pour Cuësillo, non pas dans l'espoir d'y rencontrer Gutierrez, mais parceque c'était notre route pour aller dans la montagne à une usine où nous savions que l'on fondait des canons.

Arrivés dans un bois appelé el Salto (saut), à cause d'une grande barranca que l'on traverse, au bout de deux heures de marche, nous voyons tous les malheureux pris à Amatitlan par Gutierrez et pendus par lui depuis quinze jours sur le bord du chemin.

Tous ces cadavres dont les yeux avaient été mangés par les corbeaux étaient nus et portaient des traces de mutilations impossibles à décrire. Ceux qui étaient pendus trop près de terre avaient les jambes et le ventre dévorés par les renards.

C'était une chose horrible à voir que ces vingt-six cadavres sans visages, à moitié dévorés, devenus noirs et secs sous l'ardeur du soleil et rendant un son de parchemin lorsqu'on les frappait avec une canne.

Nous nous sommes empressés de quitter cet affreux spectacle qui avait révolté tous les cœurs.

Aussi les soldats se promettaient-ils de ne faire aucun quartier à la bande de Gutierrez si jamais nous la rencontrions.

Arrivés sur les bords d'un charmant ruisseau, au débouché d'une riche plaine, nous apercevons d'abord sur notre gauche un village nommé Tala,

un peu à droite, une grande et belle hacienda appelée el Refugio, et enfin Cuésillo. Comme ces trois points n'étaient distants les uns des autres que de six à huit kilomètres le général partage sa cavalerie en deux colonnes : la plus forte va par Tala ; nous, nous allons avec un escadron à el Refugio ; le point de rendez-vous était à Cuésillo.

A Tala et à el Refugio nous ne trouvons personne, mais nous apprenons que Gutierrez avec toute sa bande a couché à Cuésillo, et qu'il doit y être encore.

La colonne de gauche prend le trot, et arrive avant nous à Cuésillo. Gutierrez nous avait bien vus dans la plaine ; de plus, il avait été averti de notre présence par un Indien envoyé de el Refugio. Mais comme il n'avait jamais vu la cavalerie française, qu'il ne connaissait pas la vitesse et la vigueur de nos chevaux arabes, il ne s'est pas pressé de partir, se croyant en sûreté aussitôt qu'il serait dans la montagne qui touche l'hacienda.

Prudent de sa personne, il était parti le premier, emmenant, avec ses cavaliers les mieux montés, son obusier de montagne, qui lui avait valu la prise d'Amatilan. Il avait laissé dans l'hacienda, pour barrer les portes avec des perches, et retarder ainsi notre passage, quelques hommes qui, se croyant à l'abri, et pensant avoir le temps de fuir, mitraillaient nos cavaliers.

Ceux-ci, encore sous l'impression de l'horrible spectacle qui les avait révoltés, ne mesurent pas les obstacles : les uns sautent par-dessus un énorme mur en pierres sèches, pendant que les autres enfoncent la porte à coups de hache.

Les voleurs qui étaient restés les derniers sont bientôt atteints et sabrés sans miséricorde.

En ce moment, Gutierrez avec sa tête de colonne quittait les *paturros* (c'est-à-dire les pâturages de la plaine entourés de murs), et touchait à la montagne.

Nos cavaliers arrivant comme un ouragan, tombent sur cette masse confuse qui se presse pour sortir par une ouverture pratiquée dans le mur. Là, durant quelques secondes, ce fut un carnage inouï. Les plus avisés des Mexicains mirent pied à terre, abandonnant leurs chevaux, franchirent le mur derrière lequel, se mettant à l'abri, ils firent une décharge sur nos chasseurs. Heureusement il n'y eut que trois tués, parmi lesquels le maréchal des logis Lapastour.

Cette décharge porte au comble l'exaspération de nos soldats qui, avec leurs chevaux arabes, franchissent le mur, courent dans les rochers, sur le bord des précipices, et tuent tout ce qui se trouve à portée de leur sabre.

Toujours à la poursuite des brigands, ils traversent la montagne, arrivent dans une autre plaine qu'ils sillonnent en tous sens, faisant leurs dernières victimes.

Les cadavres des pendus ont dû tressaillir de joie pendant cette charge effrénée de plus de cinq lieues à travers la montagne.

Il n'y a pas eu de merci ; nous n'avons pas fait un seul prisonnier ; plus de cent morts étaient étendus sur tout le parcours de la charge.

Au moment où on revenait, un de ces corps remue ; un chasseur s'approche, et s'apprête à frapper

encore. Le Mexicain se relève sur ses genoux, et implore grâce, disant qu'il est général. « Cela tombe joliment bien, dit le chasseur, je n'ai pas encore tué de général. Voilà ton compte. » Et au même moment il lui passe son sabre au travers du corps.

De sang-froid de pareilles choses seraient horribles à voir, mais nous avons toujours présent devant les yeux le spectacle des pendus, et je suis sûr qu'il n'y a eu dans aucun cœur le moindre sentiment de pitié. Malheureusement le plus coupable de tous a échappé à notre juste vengeance. Gutierrez, qui avait une très grande avance, aussitôt qu'il a entendu des cris, a abandonné son obusier qui est tombé entre nos mains, et, avec seize cavaliers seulement, il est arrivé au village de Cocula, situé à dix lieues et demie de Cuésillo. Son père, qui ne valait pas mieux que lui, a eu le crâne partagé en deux d'un coup de sabre.

De toute sa bande, qui était de six cents hommes, Gutierrez n'a pu rallier dans la nuit suivante que cent hommes qui sont arrivés à Cocula terrifiés.

Ils disaient en parlant des Français : « Ils vont aussi vite que les éléments. Ils sont comme les chiens qui courent sur les balles. »

J'ai eu le malheur de n'assister à cette belle affaire qu'à l'arrière-garde, et avec la troupe de soutien, car comme à l'affaire de Teocaltiche, j'avais marché en tête avec la cavalerie, ce n'était pas mon tour pour cette fois.

Cependant le lendemain, en allant à Cocula, comme c'était mon tour, j'ai eu un instant l'espoir que nous aurions une nouvelle affaire.

Gutierrez, qui léchait ses plaies dans cet endroit, ne supposait pas qu'après notre charge de la veille, nous ferions nos onze lieues dans un seul jour à travers un pays de montagnes.

Aussi a-t-il été très étonné lorsqu'on lui a signalé notre présence au sommet de la hauteur qui domine Cocula. Instruit cette fois par l'expérience, il s'est empressé de déguerpir et de fuir dans les bois.

Nous nous sommes élancés à la poursuite des fuyards qui se sont dispersés comme une volée de pigeons, et nous n'en avons tué qu'une dizaine.

Dans ces deux rencontres nous avons pris plus de trois cents chevaux, autant de lances, des sabres et des mousquetons en quantité.

De Cocula nous avons le lendemain continué notre route pour Tula, l'usine où l'on fondait des canons. Nous devions coucher à Zacoalco; cette petite ville est située au sud du lac du même nom, qui lui-même est situé parallèlement à l'ouest du grand lac de Chapala, duquel il est séparé par un pâtre de montagnes à pic.

Le général, au moment de son départ de Guadalajara, en raison du pays que nous avions à parcourir, n'avait emmené avec lui qu'une colonne légère; comme il n'était pas bien fixé sur ce qu'il voulait faire, il avait organisé une seconde colonne chargée de nous amener la grosse artillerie et le convoi de vivres.

Cette seconde colonne avait ordre de nous rejoindre à Zacoalco, en suivant la grande route de Guadalajara à Colima.

Zacoalco, qui est sur cette route, est à dix-sept

lieues de Guadalajara, et à l'extrémité du défilé qui suit la route entre la lagune de Zacoalco et le pâtre de montagnes qui la sépare de la grande lagune de Chapala. Ce défilé a trois lieues de long.

Lorsque nous arrivons à la lagune de Zacoalco, que nous devons tourner pour trouver la ville, nous entendons une vive fusillade et le canon vers l'entrée du défilé dont je vous ai parlé, et dont Zacoalco est la sortie.

Le combat ne pouvait être engagé qu'entre la seconde colonne venant de Guadalajara, commandée par le colonel Garnier, et les troupes de Rojas.

Je crois vous avoir déjà dit que Rojas est aussi un ancien péon d'une hacienda qui touche à Guadalajara. C'est lui qui prend plaisir à arracher lui-même les yeux de ses victimes. Comme Gutierrez, il a été accepté par le gouvernement de Juarez avec le grade de général. A la tête d'une bande de deux mille hommes, il éclaire la droite de l'armée d'Uraga qui occupe Zapotlan, et les grandes barrancas qui coupent la route de Guadalajara à Colima, et qui ne sont plus qu'à dix-huit lieues de cette dernière ville.

Rojas se tient toujours dans les montagnes au sud de Guadalajara, et du haut de ces rochers, comme l'oiseau de proie, il s'abat dans la plaine pour y porter la ruine et la mort.

A la distance où il est, il inspire encore la plus grande terreur à Guadalajara.

Hier un habitant de cette ville m'assurait que si Rojas écrivait à n'importe quel père de famille de lui envoyer sa fille, bien peu oseraient refuser.

Il paraît que du temps de sa toute-puissance à Guadalajara, il a commis des masses de viols.

Vous comprenez que, renseignés comme nous le sommes sur ce personnage, ce serait pour nous une grande jouissance de le saisir et de le pendre.

Aussi, lorsque nous avons entendu le canon du côté de l'entrée du défilé, nous le voyions déjà entre nos mains.

Nous supposions que n'ayant pas connaissance de notre mouvement, et voyant le peu de monde qu'avait le colonel Garnier, il avait voulu lui barrer le passage, d'autant plus qu'il y a vers le milieu du défilé une bonne position défensive.

Abandonnant notre infanterie qui ne marchait pas assez vite, nous partons au galop avec la cavalerie pour Zacoalco, afin de boucher la sortie du défilé.

Au bout d'un quart d'heure de marche le feu cesse, mais nous voyons beaucoup de poussière. Nous supposons alors que le colonel Garnier a forcé le passage, et que Rojas est en retraite sur Zacoalco. Nous redoublons de vitesse, pour arriver à temps; mais bientôt nous sommes désabusés.

Près de Zacoalco nous apprenons que du haut d'un rocher à pic que l'on ne pouvait gravir, deux ou trois cents hommes de Rojas avaient fait sur la colonne Garnier la fusillade que nous avons entendue.

Le colonel Garnier avait fait presser le pas à la colonne et tirer quelques obus sur ces misérables, ce qui avait suffi pour les disperser.

De tout ce bruit il est résulté de notre côté un mulet tué. Il paraît que nos obus ont tué quatre ou cinq brigands.

Les deux colonnes se sont rejointes à Zacoalco le soir même; le lendemain on a fait séjour pour laisser reposer les troupes, qui en avaient besoin après des marches si longues sous un ciel de feu.

A Zacoalco, nous n'étions plus qu'à vingt-quatre ou vingt-cinq lieues des grandes barrancas où se trouve Uraga, vous vous le rappelez, celui que nous avons poursuivi dans la sierra d'Uruapan. Il commande les débris de la seule armée qui se dise régulière. Il a à peu près mille hommes d'anciennes troupes; le reste sont des levées nouvelles, et les bandes de Gutierrez, Rojas et autres de la même espèce, ce qui lui fait en tout sept ou huit mille hommes avec une nombreuse artillerie.

Il eût été pour nous du plus haut intérêt de détruire ou de disperser cette armée, et en voici les raisons.

La première et la plus importante c'est que, tant que les bandes de voleurs s'appuieront sur une armée pourvue de canons et de matériel, ces bandes seront toutes-puissantes, et les populations n'oseront jamais avoir la moindre velléité de résistance.

Si au contraire cette armée était dispersée, et en même temps les guerillas, incorporées à l'armée, désorganisées provisoirement et privées de la plus grande partie de leurs armes (car la première chose que font ces coquins est de jeter leurs armes pour se sauver plus vite et soutenir ensuite, s'ils sont pris, qu'ils sont d'honnêtes Indiens), alors on aurait pu marcher sur les traces de Santa-Anna, donner les armes prises aux propriétaires d'haciendas, les forcer

à armer leurs péons, en leur promettant aide et protection.

Une autre raison, c'est que si nous n'allions pas aux barrancas, les libéraux ne manqueraient pas de dire, comme ils l'ont déjà fait, que nous n'osons pas, ce qui est une atteinte à notre prestige.

Enfin la population commerciale de Guadalajara, voyant tous les approvisionnements qu'emmenait avec elle la seconde colonne, ne doutait pas que notre but ne fût de rouvrir la communication entre Guadalajara et Colima. Cette dernière ville en ce moment regorge de marchandises qui ne peuvent arriver ici.

C'est pour bien des personnes une affaire capitale, car il y en a beaucoup dont la fortune tout entière est engagée dans ces affaires commerciales. Aussi tout ce monde, dans la persuasion que nous allions à Colima, avait-il pris toutes les mesures pour le transport des marchandises.

Toutes ces raisons n'ont pas échappé au général Douay, mais il a été retenu par des considérations majeures.

D'abord cette expédition était contraire aux ordres du général en chef, et s'il a fait une sortie, c'est qu'il a senti la nécessité d'augmenter notre rayon d'action pour avoir des ressources en grains et fourrages, et aussi pour arrêter l'insolence des guerillas qui venaient piller et assassiner jusqu'aux *garitas* (portes) de la ville.

Ensuite il avait avec lui le 51^e, qui tenait garnison à Guadalajara avant notre arrivée, et qui ne fait pas partie de notre division.

D'après l'emplacement des troupes, arrêté par le

général en chef, pour la saison des pluies, le 51^e doit occuper Guanajuato qui est à cent vingt lieues de Guadalajara.

Le général en chef avait ordonné que le départ du 51^e eût lieu immédiatement après notre arrivée ici.

Le général Douay, que la nécessité avait forcé à ajourner ses ordres, n'a pas osé retenir pour un temps trop long le 51^e, dans la crainte d'entraver les combinaisons d'ensemble du général en chef.

Enfin, et c'est la considération la plus importante, nous étions bien peu de monde.

Nous n'avions que douze à treize cents hommes d'infanterie et trois cents de cavalerie avec dix pièces d'artillerie, dont quatre de montagne, pour attaquer dans une position formidable huit mille hommes pourvus d'une nombreuse artillerie.

L'attaque ne pouvait se faire de front; il fallait tourner la position par un détour de trente-cinq lieues à travers la montagne.

Ce mouvement ne pouvait être exécuté que par une colonne légère avec de l'artillerie de montagne.

Il y avait donc nécessité absolue de former encore deux colonnes : la plus nombreuse aurait fait le mouvement tournant, et la seconde sous le colonel Garnier aurait gardé le convoi, et se serait avancée par la route jusqu'à la barranca.

Au premier coup de fusil de la colonne tournante, le colonel Garnier aurait ouvert le feu de la grosse artillerie, qui peut porter d'un côté à l'autre de la barranca.

Quoique les Mexicains aient aussi peu de valeur que possible, ce plan était néanmoins dangereux, car

le colonel Garnier, livré à lui-même avec trois ou quatre cents hommes au plus, ayant un énorme convoi à protéger, pouvait être attaqué par toute l'armée libérale.

Le général Douay n'a pas voulu jouer cette partie-là, et peut-être a-t-il bien fait.

Cette décision prise, nous nous remettons en marche le lendemain, toujours en deux colonnes. Le colonel Garnier retourne à une ferme où nous étions passés, et s'y installe militairement avec son convoi.

Nous, avec la colonne légère, nous nous dirigeons vers l'ouest d'abord, en longeant la sierra sur le premier échelon de laquelle nous montons pour passer la nuit. Cet endroit appelé Saucillo serait bien mieux nommé nid à scorpions.

Après m'être promené au clair de lune, j'allais rentrer dans ma tente vers huit heures, lorsque mon ordonnance accourt à moi; il avait été piqué à la tête. Je lui applique immédiatement de l'ammoniaque, et nous allons ensemble au bivouac de l'ambulance, où on lui met une compresse imbibée d'ammoniaque.

Avant de me coucher, j'ai bien soin de regarder dans mon lit; mais malgré cette précaution, le matin, au moment où je me levais, j'ai aussi été piqué au genou.

Partis à deux heures du matin nous ne sommes arrivés qu'à trois heures après-midi à l'usine, après avoir traversé une chaîne de montagnes des plus pittoresques, mais aussi des plus difficiles à franchir.

Durant toute cette route, j'ai souffert comme un

damné; mon pantalon appuyant sur mon genou l'avait fait horriblement enfler. En arrivant à l'étape je m'e suis couché; j'ai eu le reste du jour et toute la nuit des compresses d'eau blanche, qui à la fin ont fait disparaître la douleur.

Le lendemain il ne me restait que de l'enflure, et j'ai pu monter à cheval pour aller faire une reconnaissance à un village nommé Tlalpan, situé sur le revers sud de la chaîne de montagnes que nous avions ainsi entièrement traversée.

De ce point nous avons une vue magnifique : à nos pieds une plaine immense, bordée de l'autre côté par la chaîne de montagnes où se trouve le volcan de Colima, qui ne fumait pas en ce moment, mais qui était d'un effet superbe.

La neige qui entoure son sommet, réfléchissant les rayons du soleil, paraissait une calotte d'argent.

A l'extrême droite de ce pic, par une déchirure de la montagne, on aperçoit le Pacifique. Quoique j'eusse une lunette, j'ai été obligé d'accepter ce que je voyais sur la foi des traités, car ce pouvait aussi bien être une nuée que la mer. Il est vrai que nous en étions à plus de quarante lieues. Néanmoins je puis dire que j'ai vu le Pacifique, puisque les habitants me l'ont affirmé.

Dans ce village nous avons visité une papeterie, transformée par les libéraux en usine pour tourner les canons et les rayer. Nous comptions en trouver six, mais ils avaient été enlevés depuis deux jours; nous sommes alors revenus à la forge de Tula.

Ce haut fourneau, bien que dans de très petites proportions, était parfaitement installé, et donnait

du fer qui, au dire des officiers d'artillerie, ne le cède en rien au meilleur fer de Suède.

Cette usine est bâtie au milieu de forêts sans fin, de sorte que le bois est sous la main; le minerai est très proche, et quel minerai! pour ainsi dire de la fonte pure. Il rapporte de 80 à 85 0/0; il est impossible qu'il y en ait de plus riche.

A notre approche, le directeur de l'usine s'est enfui emportant ses livres.

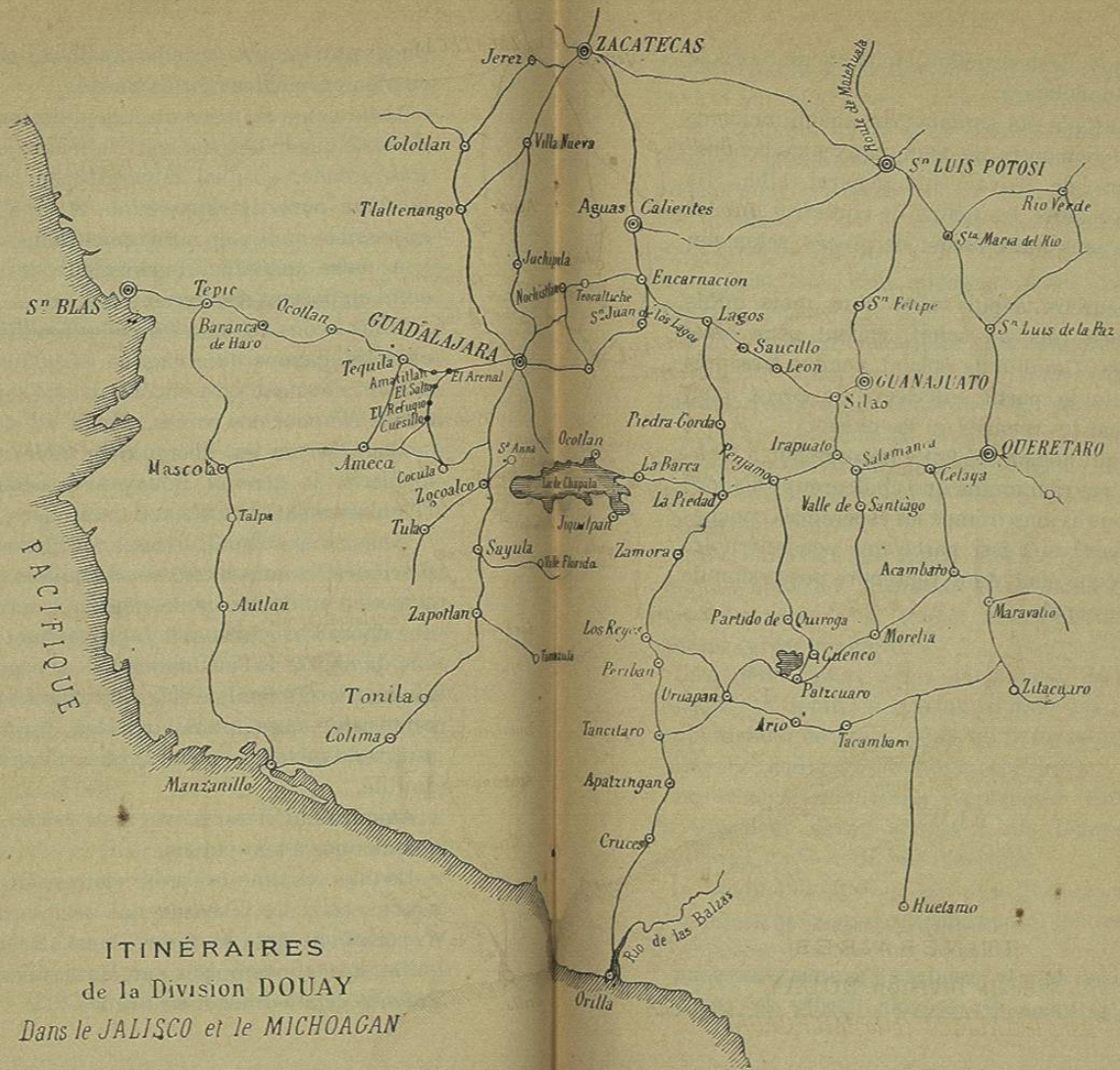
Nous avons eu beau faire des fouilles pour chercher les canons qui, d'après ce qu'on nous avait assuré, devaient être encore dans l'usine, nous en avons été pour nos peines. C'était le jour de Pâques.

Pour priver les libéraux de cette ressource en artillerie, le général Douay s'est décidé à mettre l'établissement hors d'état de marcher.

Nous avons démoli le haut fourneau et toutes les machines, et nous avons ainsi commis pour plus de cinq cent mille francs de dégâts. A mon avis, c'est une chose fort regrettable, non pas tant au point de vue du chiffre de l'évaluation de ces dégâts, que pour l'industrie si difficile à introduire dans le pays. Cette petite usine, qui marchait très bien, aurait pu prendre un grand développement avec le retour de la tranquillité.

Aujourd'hui il est à peu près certain qu'elle est abandonnée à tout jamais.

De plus, comme les propriétaires, en fondant des canons pour les libéraux qui ne les payaient pas, n'obéissaient qu'à la force, il est de toute justice qu'ils soient indemnisés par Maximilien dont nous grevons déjà le budget à l'avance,



CADILLA ALFONSO
 CALLE

Après cet acte de destruction, nous avons repris le chemin de Guadalajara.

Notre retour n'a été signalé par aucun incident, si ce n'est la rencontre de deux nouveaux pendus, deux officiers de Tovar, un général allié. Ils étaient tombés entre les mains de Gutierrez qui les avait pendus sans autre forme de procès, selon son habitude.

Ces malheureux, depuis plus d'un mois qu'ils étaient exposés nus au soleil, étaient pour ainsi dire momifiés. Comme ils étaient pendus très près de terre, toute la partie inférieure du corps avait été mangée par les renards ou les chiens.

L'accueil qui nous a été fait à notre retour à Guadalajara n'a été rien moins que chaleureux; d'abord parce que nous avions trompé les espérances conçues à notre départ, et aussi parce que pendant notre absence l'évêque était venu reprendre possession de son siège épiscopal.

A vous.

H. L.

XLV

Guadalajara, dimanche 10 avril.

J'ai eu raison de m'y prendre à l'avance pour vous écrire, car je viens de recevoir l'ordre de partir

demain matin avec une colonne qui va battre le pays et qui restera sept ou huit jours dehors.

Je comptais avoir près d'une semaine devant moi, et voulais écrire à beaucoup de monde. Mes projets sont renversés, et je vais être obligé de me borner à vous, et encore d'écourter ma lettre, que j'avais commencée avec l'intention de m'étendre et de vous faire bien apprécier notre position au Mexique.

Il faut vous dire que notre plus dangereux écueil, et celui sur lequel nous venons toujours échouer, est d'être arrivés ici à la remorque d'un parti.

Nous avons affiché un programme libéral, et pour le mettre à exécution, nous employons des instruments réactionnaires qui ne veulent à aucun prix de notre programme.

Cette manière d'agir a pour double résultat d'éloigner de nous les libéraux, et de nous mettre en guerre ouverte avec lesdits instruments du parti clérical et réactionnaire.

Le général Douay avait été prévenu du retour de l'évêque; il avait en partant donné des ordres au commandant de place pour qu'il fût reçu avec les honneurs rendus aux évêques en France.

Les troupes étaient sous les armes à neuf heures. Sa Grandeur devait arriver à dix heures. A une heure de l'après-midi, pas d'évêque.

Le commandant de place, avec juste raison, renvoie les troupes qui pendant quatre heures avaient été exposées aux ardeurs du soleil.

L'évêque arrive à six heures du soir, ayant laissé passer à San Pedro, à trois kilomètres d'ici, la plus